

Jemmapes et son canton

1848-1998

IL Y A 150 ANS, DÉBUTAIT

LA RUDE ÉPOPÉE

DES COLONIES AGRICOLES



JEMMAPES, X^o CONVOI

Jemmapes X^e convoi... Après ceux de Saint-Cloud, Saint-Leu, Rivoli, El Affroun - Castiglione, Robertville-Gastonville, Fleurus, Saint-Louis, Damiette-Lodi, Montenotte - Pontéba - La Ferme, et avant ceux de Mondovi, Marengo, Novi, Zurich, Héliopolis, Aboukir, Millesimo. Il est constitué de 851 colons recensés, parmi lesquels on compte 107 individuels, 50 couples et 103 familles dont trois groupent sept personnes et trois huit personnes. Le départ a lieu le 12 novembre 1848 (jour de la Saint-Christien) sur les quais de la Seine, non loin du Jardin des Plantes. Empruntant la voie fluviale, c'est par péniches que le convoi va gagner Lyon en une quinzaine de jours. Là, des « paquebots » du Rhône l'amènent jusqu'à Arles d'où il gagne Marseille par chemin de fer. On le caserne au Grand Lazaret où il faut attendre que soit réparée la frégate « Le Cacique », unité mixte voile-vapeur. Cinq jours de voyage supplémentaire, en mer, pour atteindre Stora d'où l'on gagne Philippeville. Et là, nouvelle attente d'un convoi pour atteindre - via Saint-Charles - la plaine du Fendek et les pentes de Sidi Meziène...

Elle était noble et intelligente, la proposition du général Bedeau. Pas nouvelle, non ! les Romains l'avaient eue bien avant lui, lorsqu'ils durent établir - pour quatre siècles et plus - la Pax Romana (la paix romaine) sur les terres d'Afrique conquises par leurs légions.

Comme les Latins, Bedeau disait :

« Faisons, de nos vétérans qui l'ont conquise, les colons de l'Algérie française. A ces vieux soldats, doit être attribuée cette terre sur laquelle ils ont versé leur sueur et soulevé leur sang.

« Ils connaissaient le pays mieux que tout autre, sa nature, son climat, ses délices, ses dangers : ils possèdent déjà

de solides rudiments des langues qui se parlent ; ils sauront faire souche et tirer leur subsistance - avant leur aisance - du sol qu'on leur concèdera.

« Ense et aratro », la formule latine du glaive et de la charrue était faite pour eux.

Bedeau avait raison, et il avait l'oreille du roi Louis-Philippe tout autant que celle du duc d'Aumale, nouveau gouverneur de l'Algérie...

Il n'avait pas - hélas ! - celle de l'administration : au soldat-laboureur, celle-ci préféra le citadin inexpérimenté, l'ouvrier toujours enclin à écouter la voix des meneurs et à élever des barricades pour braver l'autorité...

C'est d'ailleurs ce que fit le peuple, dès février 1848 : à peine Sa Majesté eut-elle signé les décrets de création des Colonies Agricoles que la révolution éclata et que le roi dut précipitamment descendre de son trône.

La Deuxième République eut alors maintes tâches plus urgentes à accomplir que de coloniser l'Algérie, et ce n'est que quelques mois plus tard que fut remis à jour le projet de création des centres voulus par la défunte monarchie de juillet.

Le temps perdu ne se rattrapa point ; aussi, fut quelque peu bâclé le projet initial pour lequel le Parlement vota tout de même un crédit de 50 millions de francs or, à répartir sur cinq années.

Pour résorber le chômage, on décida d'offrir l'Eldorado nord-africain à la petite bourgeoisie et au prolétariat urbain.

Ministre de la guerre - l'Algérie vivait encore sous le régime du sabre - le général Lamoricière fit approuver, par une assemblée « rêveuse et distraite », le décret du 19

LE CALVAIRE DES COLONS

Nous habitons Paris, en plein faubourg Saint-Antoine, où mon père était charpentier-appareilleur de son état. Dès qu'il eut connaissance de la création des colonies agricoles, le cher homme en fut enthousiasmé.

Dame ! posséder un petit domaine dans ce pays d'Afrique où nos généraux et nos soldats faisaient tant parler d'eux, on considérait cela, dans les milieux de notre condition, comme une fortune qui vous serait tombée du ciel.

Or donc, à partir de ce jour, mon père prit en dégoût la capitale et ne songea plus qu'à réaliser au plus tôt le rêve qui s'offrait à lui sous des couleurs aussi riantes...

Ce que ma mère et mes sœurs versèrent de larmes en apprenant cette nouvelle,

il serait impossible de le croire, car, loin de partager l'emballement du chef de la famille, elles accablaient celui-ci de remontrances et de prières pour le détourner de ce projet.

« Ne sommes-nous pas bien ici ? » objectaient-elles à l'entêtement paternel. Et il est incontestable que nous jouissions d'un bien-être qu'eussent envié beaucoup de gens du peuple : mon père gagnait ses dix francs par jour ; ma mère, blanchisseuse de fin, se faisait des journées de cinq francs ; Rosine avait de bons gages chez une fruitière de la rue Saint-Jacques et Augustine, brodeuse sur métier, réalisait d'excellents salaires sur les travaux délicats qu'on venait lui commander à domicile et qui faisaient l'admiration de nos connaissances.

Evidemment, pour des ouvriers dans la gêne ou dans une quasi-misère, c'était un appât tentateur, et cela expliquait, au surplus, l'affluence énorme des demandes qui durent être instruites par la commission spéciale siégeant sans désemparer...

Par une froide matinée d'automne, les futurs colons furent invités à se rendre sur les quais de la Seine où le général Cavaignac les harangua. Mon père m'avait emmené avec lui.

Ah ! mes amis, quelle foule était là et quel beau discours nous entendîmes ! J'en ai retenu quelques lambeaux de phrases :

« L'avenir vous appartient... Vous aller trouver un climat sain, des plaines

● suite pages centrales

● Suite en dernière page

LE CALVAIRE DES COLONS

● Suite de la page 1

immenses et fertiles, un sol vierge où il ne tiendra qu'à vous de récolter la fortune et le bonheur !!!... "

Pour transporter tant de monde et de bagages, on avait eu l'idée d'emprunter canaux et voies fluviales sur des bateaux plats aménagés dans ce but.

L'intérieur de chaque embarcation offrait un coup d'œil aussi pittoresque que lamentable : on y pouvait voir, entassés par famille, de 100 à 150 émigrants avec leurs matelas ou de simples paillasses sur le plancher sale et humide, d'un côté et de l'autre, parqués comme du bétail, à telle enseigne que, le soir venu, on avait toutes les peines du monde à retrouver son coin et sa literie.

Femmes et filles étaient obligées, pour se changer, de se dissimuler pudiquement derrière des draps de lit qu'elles se rendaient le service de tenir, à seule fin d'échapper à la curiosité déshabillante de certains regards, tandis que ces messieurs s'en allaient eux, aux escales, vider forces bouteilles (et aussi leurs porte-monnaies) dans les cabarets...

Bref, partis de Bercy au début du mois, nous n'arrivâmes à Marseille qu'à la fin... Encore convient-il d'ajouter que, parvenus à Pont-Saint-Esprit, dans le Gard, nous avions pris le bateau à vapeur, ce qui est diablement plus agréable comme allure...

Parvenus dans le Midi, nous fûmes condamnés à un stationnement des plus inconfortable dans le Grand Lazaret. Ce fut encore un beau grouillement de 1500 hommes, femmes et enfants dont il fallait enjamber les groupes à terre sur des matelas, pour se retrouver les uns les autres.

Enfin vint notre tour d'escalader l'échelle de la frégate mettant cap sur l'Afrique !

Je n'exagère pas en disant que, pendant les cinq jours et les cinq nuits que dura la traversée, les émigrants eurent le loisir de se délester de tout ce qu'ils pouvaient avoir encore de parisien dans le corps...

Mais il n'est pas de voyage qui n'ait tout de même une fin : la côte algérienne nous apparut et nous mîmes pied sur "le plancher des vaches" comme disait mon père... Il ne restait plus qu'à accomplir la dernière étape jusqu'à notre Eldorado...

Oh ! ce départ pour le bled inconnu, effectué dans des

véhicules cahotants où nous étions pressés comme des anchois dans un baril ! Pour aller où ? Pas la moindre route tracée devant nous, de telle sorte que voitures et piétons s'en allaient, sans direction précise, parmi les broussailles d'épineux, les palmiers nains et les jujubiers.

Nul ne saurait imaginer dans quel état de délabrement nous pouvions être après un trajet accompli dans des conditions aussi pénibles. Pour comble d'infortune, tout ce que put nous offrir le capitaine chef de notre colonie agricole, en guise de logement, consistait en des tentes militaires dites "marabout".

Chacune devait abriter deux à trois familles suivant leur importance. C'est dans ce campement, tandis qu'à la lueur des fallots chacun se mettait à la recherche de ses effets de couchage et recevait une distribution d'aliments, que débuta notre entrée triomphale dans cette étrange terre promise.

Était-ce là, franchement, ce que les colons comptaient trouver à leur arrivée sur le sol algérien ?...

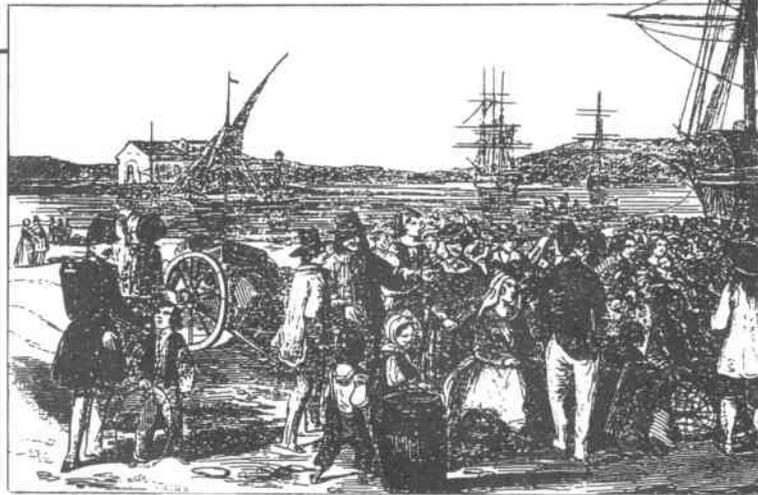
L'aube se leva, livide, dans un ciel chargé de menaces. Le vent du nord, âpre et froid, se mit à souffler en tempête, et, dès les premières heures de ce matin lugubre, d'épais nuages crèverent sur notre dénûment et notre solitude.

Durant une semaine, sans discontinuer, des déluges s'acharnèrent à détrempier le sol, noyèrent la brousse, firent déborder les oueds et transformèrent le campement en abominable bourbier. Il fallait voir les familles de colons grelottant sous les tentes-gouttières ! Dans l'impossibilité de sécher leurs paillasses, la literie pourrissait et les effets de même !

A la façon des soldats, mon père et quelques autres durent creuser des trous, dans les talus voisins, pour allumer du feu, préparer du café et fricoter de vagues popotes. Et ce désastre s'aggrava de jour en jour...

Sous les tentes où nous étions en quelques sorte retenus prisonniers, l'écœurante promiscuité des ménages et la malpropreté des gosses provoquaient des disputes de famille à famille.

Détail à peine croyable : on imagina d'aller couper à la rivière de longs roseaux creux qui, utilisés d'une certaine façon, devaient permettre aux mioches, la nuit venue, d'uriner du dedans au dehors des marabouts, afin



Embarquement de colons pour l'Afrique, à Marseille

d'épargner la literie de fâcheuses souillures...

Et nous vécûmes ainsi quatre mois sous la tente... jusqu'au jour où fut opérée la construction de baraques provisoires, en planches.

Ah ! les tristes cahutes ! Ce n'était guère compliqué comme architecture et comme logement. Dans la précipitation qu'on mit à les édifier, on oublia tant de choses. Elles étaient faites en double, et les séparations étaient si légères qu'on pouvait tenir conversation, de voisin à voisin, sans se déranger de chez soi. En plus, faute de couvre-joints, on avait l'agrément de voir ce qui se passait chez l'autre, et le désagrément d'être payé de retour par leur curiosité...

Sans la moindre transition, le printemps de 1849 commença par des chaleurs torrides. Après avoir pataugé et grelotté tout au long d'un hiver calamiteux, c'était maintenant un soleil de plomb qui nous assomait dehors et nous rôtissait dedans, car nos minces "châteaux" en bois étaient de véritables fours sous l'action d'un tel calorique...

Les fièvres paludéennes

ne tardèrent pas à s'abattre sur la plupart des familles : on ne voyait que figures terribles, ravagées d'anémie ; il y avait des malades dans chaque baraquement.

Un matin, ce fut pire et l'alarme fut grande car, d'après les médecins militaires appelés en consultation, un nouveau fléau venait de s'installer : le choléra.

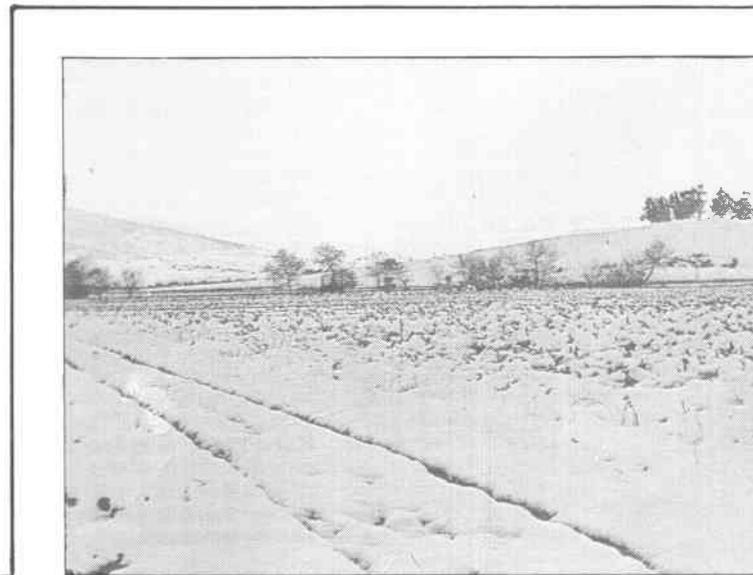
Ce fut la peur, la panique, la désolation : les colons tombaient comme des mouches.

Faute de personnel médical, de soins urgents et assidus, il fallut creuser, chaque jour, de nouvelles fosses : des familles entières disparaurent en l'espace de quelques heures...

A bout de science et de remèdes, certains médecins-majors envoyés sur les lieux ne trouvèrent rien de mieux que d'ordonner aux habitants de ... danser : "Pour que votre sang soit en mouvement, dansez, et vous serez épargnés".

Dans des circonstances aussi tragiques, on n'y regarda pas à deux fois : chaque nuit, se succédèrent polkas, valse, quadrilles, à en perdre haleine.

Et ça faisait quelque chose



LE FANTASSIN

Automne 1848. Bien avant l'arrivée des colons parisiens du X^e convoi, Jean-François Régis se trouve à pied d'œuvre dans la plaine du Fendek.

Son accent chante la Provençe... ô ! certes pas celle des rives de la Méditerranée, mais celle de la descente du Rhône, dans le Vaucluse, là où les crues rendent le sol marécageux comme une éponge.

La preuve ? le village où il est né le 14 mai 1827 a nom Lapalud, et dans Lapalud, il y a du paludisme dirait M. de La Palice.

Jean-François a déjà « tiré » trois des sept années de service militaire qu'il doit à la France après avoir eu la guigne de « sortir » un mauvais numéro lors de la conscription.

Il est fantassin au 8^e de ligne - comme on appelle l'infanterie légère - dans la compagnie du capitaine Couston dont la mission a été d'aménager la colonie de Jemmapes : un village de guittounes dressé aux pentes du mamelon de Sidi-Meziène.

On y a creusé des feuillées, dressé une bicoque pour l'intendance et une pour l'ambulance, élevé un mat où flotte le drapeau et amoncelé quelques barricades de pierres prélevées parmi d'abondantes ruines romaines et pompeusement baptisées remparts.

Et voici les colons, ces Parisiens qui parlent un patois dont les oreilles méridionales de Jean-François ne comprennent pas grand chose : grasseyant, rapide, escamotant souvent une syllabe sur deux quand les hommes maugréent, les femmes gémissent et les enfants chignent d'avoir à affronter une nouvelle épreuve après toutes celles qu'ils ont déjà endurées.

Mais, jour après jour, tout le monde finit par s'installer tant mal que bien, avec des alternances de courage et d'abattement, d'initiative et de laxisme, d'enthousiasme et de résignation.

Les hommes dessouchent le maquis d'arbousiers et de jujubiers, ou édifient les défenses, en



Embarquement de colons pour l'Afrique, à Marseille, en décembre 1848.

d'épargner la literie de fâcheuses souillures...

Et nous vécûmes ainsi quatre mois sous la tente... jusqu'au jour où fut opérée la construction de baraques provisoires, en planches.

Ah ! les tristes cahutes ! Ce n'était guère compliqué comme architecture et comme logement. Dans la précipitation qu'on mit à les édifier, on oublia tant de choses. Elles étaient faites en double, et les séparations étaient si légères qu'on pouvait tenir conversation, de voisin à voisin, sans se déranger de chez soi. En plus, faute de couvre-joints, on avait l'agrément de voir ce qui se passait chez l'autre, et le désagrément d'être payé de retour par leur curiosité...

Sans la moindre transition, le printemps de 1849 commença par des chaleurs torrides. Après avoir pataugé et grelotté tout au long d'un hiver calamiteux, c'était maintenant un soleil de plomb qui nous assommait dehors et nous rôtissait dedans, car nos minces « châteaux » en bois étaient de véritables fours sous l'action d'un tel calorique...

Les fièvres paludéennes

ne tardèrent pas à s'abattre sur la plupart des familles : on ne voyait que figures terreuses, ravagées d'anémie ; il y avait des malades dans chaque baraquement.

Un matin, ce fut pire et l'alarme fut grande car, d'après les médecins militaires appelés en consultation, un nouveau fléau venait de s'installer : le choléra.

Ce fut la peur, la panique, la désolation : les colons tombaient comme des mouches.

Faute de personnel médical, de soins urgents et assidus, il fallut creuser, chaque jour, de nouvelles fosses : des familles entières disparaurent en l'espace de quelques heures...

A bout de science et de remèdes, certains médecins-majors envoyés sur les lieux ne trouvèrent rien de mieux que d'ordonner aux habitants de ... danser : « Pour que votre sang soit en mouvement, dansez, et vous serez épargnés ».

Dans des circonstances aussi tragiques, on n'y regarda pas à deux fois : chaque nuit, se succédèrent polkas, valse, quadrilles, à en perdre haleine.

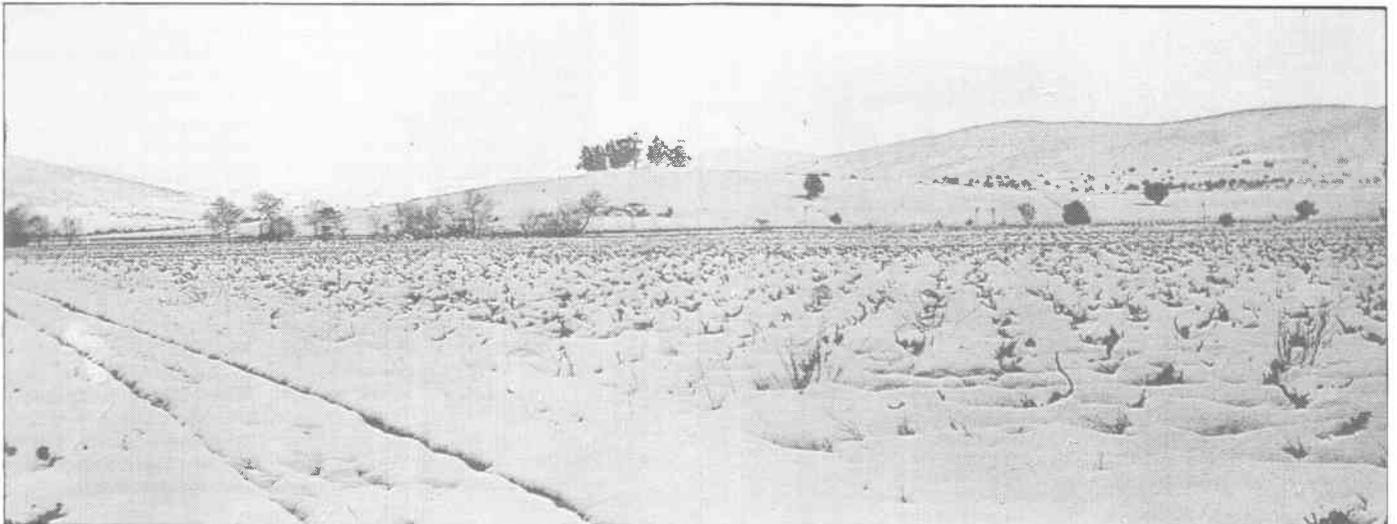
Et ça faisait quelque chose

de voir se trémousser, sur des airs de bastringue, tous ces malheureux, en deuil pour la plupart, et qui, entre deux enterrements, n'en criaient pas moins : « En avant, deux ! » ou « En place pour la pastourelle ! » en balançant leurs cavalières ; ce qui n'empêcha pas des danseuses et des danseurs d'être emportés, de façon foudroyante, par le choléra en rentrant chez eux...

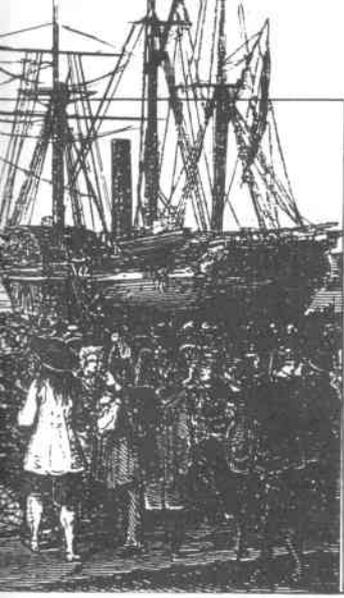
Mon père n'y tint plus. Malade, brisé par tant d'épreuves, tenaillé par le remors de n'avoir pas écouté l'avertissement des siens, il fut pris d'un sombre découragement. Un matin, il m'entraîna jusqu'au bureau du capitaine : « Je suis à bout. J'ai résolu de partir et je viens signer l'acte de renonciation à ma concession de sept hectares ».

Infortunées concessions ! Les titres n'en étaient pas encore distribués à leurs bénéficiaires ! Ils ne devaient l'être que dans le courant de l'année 1851...

● Extraits du livre « Le Calvaire des colons de 1848 » de Maxime Rasteil, édité en 1930 d'après les feuillets de souvenirs d'enfance rédigés par Eugène François.



S
C'
Sidi
le p
guitt
loge
mois
X^e
traç
qu'a
men
d'al
bois
Rap
mot
duit



Marseille, en décembre 1848.

de voir se trémousser, sur des airs de bastringue, tous ces malheureux, en deuil pour la plupart, et qui, entre deux enterrements, n'en criaient pas moins : "En avant, deux !" ou "En place pour la pastourelle !" en balançant leurs cavalières ; ce qui n'empêcha pas des danseuses et des danseurs d'être emportés, de façon foudroyante, par le choléra en rentrant chez eux...

Mon père n'y tint plus. Malade, brisé par tant d'épreuves, tenaillé par le remors de n'avoir pas écouté l'avertissement des siens, il fut pris d'un sombre découragement. Un matin, il m'entraîna jusqu'au bureau du capitaine : "Je suis à bout. J'ai résolu de partir et je viens signer l'acte de renonciation à ma concession de sept hectares".

Infortunées concessions ! Les titres n'en étaient pas encore distribués à leurs bénéficiaires ! Ils ne devaient l'être que dans le courant de l'année 1851...

● Extraits du livre « Le Calvaire des colons de 1848 » de Maxime Rasteil, édité en 1930 d'après les feuillets de souvenirs d'enfance rédigés par Eugène François.

LE FANTASSIN DU 8^e DE LIGNE

Automne 1848. Bien avant l'arrivée des colons parisiens du X^e convoi, Jean-François Régis se trouve à pied d'œuvre dans la plaine du Fendek.

Son accent chante la Provençe... ô ! certes pas celle des rives de la Méditerranée, mais celle de la descente du Rhône, dans le Vaucluse, là où les crues rendent le sol marécageux comme une éponge.

La preuve ? le village où il est né le 14 mai 1827 a nom Lapalud, et dans Lapalud, il y a du paludisme dirait M. de La Palice.

Jean-François a déjà « tiré » trois des sept années de service militaire qu'il doit à la France après avoir eu la guigne de « sortir » un mauvais numéro lors de la conscription.

Il est fantassin au 8^e de ligne - comme on appelle l'infanterie légère - dans la compagnie du capitaine Couston dont la mission a été d'aménager la colonie de Jemmapes : un village de guitounes dressé aux pentes du mamelon de Sidi-Meziène.

On y a creusé des feuillées, dressé une bicoque pour l'intendance et une pour l'ambulance, élevé un mat où flotte le drapeau et amoncelé quelques barricades de pierres prélevées parmi d'abondantes ruines romaines et pompeusement baptisées remparts.

Et voici les colons, ces Parisiens qui parlent un patois dont les oreilles méridionales de Jean-François ne comprennent pas grand chose : grasseyant, rapide, escamotant souvent une syllabe sur deux quand les hommes maugréent, les femmes gémissent et les enfants chignent d'avoir à affronter une nouvelle épreuve après toutes celles qu'ils ont déjà endurées.

Mais, jour après jour, tout le monde finit par s'installer tant mal que bien, avec des alternances de courage et d'abattement, d'initiative et de laxisme, d'enthousiasme et de résignation.

Les hommes dessouchent le maquis d'arbousiers et de jujubiers, ou édifient les défenses, en

attendant de recevoir la concession promise ; les femmes s'en vont, sous escorte, faire la lessive dans l'ouest ; les enfants apprennent le rudiment avec deux religieuses représentant la religion et l'instruction à la fois.

Survient une première naissance, le 4 février 1849 : Louis Eugène Cottin ; on fête un premier mariage : Charles Exiga, maçon de 26 ans, avec Pauline Augustine Georges, 21 ans ; on enterre François Varoquet, maçon de 32 ans, que suivent bientôt Arthur Chevron, le « lignard » François Hamel et le jeune Angelo Agius, né à Zorriki, dans l'île de Malte, 22 ans plus tôt... les quatre premiers des 147 morts de la meurtrière année 1849.

Arrivent les premiers remplaçants. Ils semblent plus capables de mener à bien leur travail de pionnier ; c'est le cas, notamment, de François Esprit Monge qui, avant de s'implanter à Jemmapes, s'est fait la main, pendant deux ans... au Canada.

Ils comblent les vides laissés par les défunts ou par ceux des colons qui optent pour le rapatriement.

En constatant qu'on s'efforce de meubler chacun de ces vides, notre Jean-François s'avise que - pour peu qu'on lui attribue quelque concession - il est en mesure de la mettre en valeur et de réussir là où tant et tant ont échoué...

Seulement voilà : il y a encore trois longues années à attendre la fin de son service militaire.

Il sait patienter, tout en faisant mûrir son projet. Ce qui lui donne le temps de voir naître - en 1850 - Pierre et Jean les jumeaux du couple Goualin, boulanger (en attendant une nouvelle portée)... d'assister au mariage - en 1851 - de Thérèse Graff avec Philippe Issler, 48 ans, chef de la brigade de gendarmerie, chevalier de la Légion d'Honneur... de saluer - parmi tant d'autres - la dépouille d'Osman ben Mahmoud Osman, lieutenant au 3^e Spahis...

Arrive enfin le jour tant espéré,



le 31 décembre 1852. Ayant « touché » son certificat de bonne conduite pour avoir servi tour à tour le Roi, la République et l'Empire, Jean-François Régis peut enfin troquer sa vareuse d'uniforme contre une blouse de « pékin », avant d'aller solliciter une concession qu'on lui attribue volontiers.

Devenu à son tour colon, il trimme, besogne, s'acharne et finit par voir sa persévérance couronnée de succès.

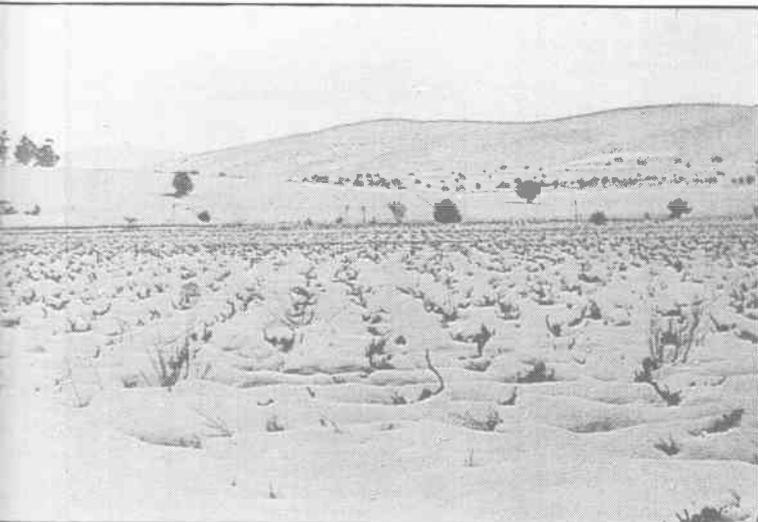
Alors, il décide qu'il est temps de fonder une famille et part chercher à Lapalud (où il en fait venir, on ne sait) sa promise Marie-Joséphine, couturière de son état, fiancée de sa mère, veuve de feu François Maillet, cultivateur.

Elle a 23 ans, lui 26 quand ils s'unissent, le 27 juillet 1853, à huit heures du matin, en « la maison particulière servant de maison commune » d'Antoine Georges, un Parisien du IX^e arrondissement devenu officier d'Etat-civil.

Jean-François a le consentement notarié de son père, l'agrément de sa mère, présente... mais elle ne signe pas le registre de mariage faute de savoir écrire. Quatre témoins ajoutent leur signature à celles du conjoint et du « maire » : Jean Barriol, 35 ans, Joseph Chabert, 37 ans, Paul Bernasconi, 30 ans, et Félix Laforce, 57 ans, tous quatre cultivateurs.

Le jeune ménage n'a plus qu'à vivre aussi heureusement que possible, et en ayant presque autant d'enfants que les héros de contes de fées.

Pendant, à l'inverse des contes de fées, ce récit est une histoire vraie : elle s'est déroulée à Jemmapes il y a 150 ans... mais ne la connaissent peut-être pas les actuels descendants de Marie-Joséphine Maillet et de Jean-François Régis Canuel...



SIDI MÉZIÈNE

C'est sur le mamelon de Sidi Méziène que fut installé le premier campement de guitounes où durent se loger, pendant de longs mois, les colons parisiens du X^e convoi, pendant qu'on traçait les futures rues et qu'on lotissait les emplacements où s'élèveraient d'abord les baraques de bois puis les maisons en dur. Rappelons qu'en arabe, le mot « campement » se traduit « azzab ».



LANNOY 98

Oui, encore cette année, nous étions 42, sans compter les enfants, le jour de Pâques, à Mourèze (34). On y retrouvait toujours les mêmes familles Chambard, Jeanmasson, Mattered, Huck, Blanc, Perret, Dol.

Cette année, Dédé Deyme, sa sœur Nancy et son mari avec enfants et petits-enfants ainsi que sa belle-mère Mme Tari, avaient fait le déplacement, de même que Titane Umberto (Richard) et son mari.

Line Ballet et son mari Alex avaient eu la gentillesse d'emmener avec eux Hubert Gastou et sa maman notre doyenne Gaby Gastou (93 ans), qui avait participé à notre première réunion, il y a quelques vingt ans.

Grâce à un petit film, on put revoir ces instants, non sans quelque tristesse, certains de nos concitoyens ayant disparu depuis... Mais le rire et la gaieté furent aussi au rendez-vous.

On apprit également grâce à Roger Mattered comment - au bon vieux temps - était pratiquée l'extraction d'une dent.

Sans rendez-vous, on venait chez le forgeron. Celui-ci attachait la dent malade à l'enclume, chauffait un fer rouge, puis l'approchait brusquement du visage du patient qui, instinctivement, projetait sa tête en arrière, abandonnant, de ce fait, "la dent et une demi-livre de chair"... La bes? La bes!...

Nous devions être dotés d'une solide santé puisque - toujours se-



lon Roger - au cours d'un travail sur une charette, un boulon entailla la main d'une personne. Comme désinfectant, celle-ci se contenta d'urine et couvrit la plaie d'un mouchoir crasseux... tout cela sans aucune conséquence fâcheuse.

Si vous voulez en savoir davantage, je vous donne rendez-vous, l'an prochain, à Mourèze, pour notre vingtième rassemblement.

Il faut bien se rendre à l'évidence: ce genre de réunion ne peut se répéter à l'infini; alors, si vibre toujours, en vous, la fibre lannoyenne, venez nous retrouver au rendez-vous pascal 1999...

Guy BLANC.

- Sur les photographies, de gauche à droite et de haut en bas: Francine Barnet-Huck, Guy Blanc, et, au dessous, Jean-François Héritier et son épouse Danièle, Jacqueline Bancelin et Yvette Jégou; puis, devant le gâteau Lannoy-98, la doyenne Mme Gastou, 93 ans.

PROCHAINES RÉUNIONS

● EN ILE DE FRANCE. Le dimanche 4 octobre 1998 à midi, Maison des Rapatriés de Paris, 7, rue Pierre-Girard, métro Laumière. Inscriptions auprès de Marguerite Tournier 34 C, avenue Daniel-Féry 93700 Drancy. 01 48 96 34 64.

● Roger XUEREB
10, avenue Pierre-Cambre
66100 Perpignan

Quelques précisions au sujet de la photographie "Il y a 40 ans", parue dans le numéro de mai: le capitaine de la SAS se nommait Lombard (et non Lambert); l'officier vu de trois quarts dos était le commandant Ehrlicher, originaire de Roknia, père de Josette et neveu du chanoine curé de Jemmapes; le personnage du Corps administratif était le sous-préfet de Philippeville, Louis Verge, futur super-préfet IGAME du Grand Alger, qui termina sa carrière comme gouverneur de la Nouvelle Calédonie.

N.D.L.R. Mêmes précisions fournies par M. Pierrot, époux de feu Georgette Wolkman.

● Jacqueline POTIER
17, rue Jean-Cocteau
69330 Meyzieu

La naissance de Matilde et Florian porte à cinq le nombre de nos petits-enfants et à 11 celui des arrière petits-enfants de mes parents Mme et M. René Clément.

● Luce FILLLOL née Farina
18, rue du Jardind'Enfants
66100 Perpignan

Mon livre "Il fera beau", prix Enfance-Pyrénées, en est à sa quatrième traduction, et un autre de mes ouvrages vient d'être traduit en grec, après le japonais, l'espagnol, le portugais, l'italien et en attendant le coréen en 1999. Me voilà comblée... Je me suis rendue, cette année, à La Réunion, où j'ai assumé beaucoup de rencontres au sujet de mes 35 livres: presse écrite, télé, radio. Quel passage chaleureux! J'ai eu le plaisir de rencontrer là une très sympathique Jemmapoise, Christine Didierlaurent, fille de Frédy et Yolande Delaporte née Bouny - très liée avec mes enfants; nous avons passé ensemble des instants heureux où Jemmapes fut au centre de nos souvenirs... Mes enfants ont obtenu le poste de leurs rêves: Wallis et Futuna, un petit paradis! Mais je viens d'avoir 80 ans, et 45 heures d'avion pour aller la-bas, ça donne à réfléchir...

CARNET

DECES

C'est avec une grande tristesse que nous avons appris le décès de nos compatriotes et amis:

- Emma BALLET, 70 ans, le 31 03 98 à Belley-Cézerieux, et

- Stephan BALLET, 64 ans, le 31 04 98 à Thonon les Bains (74); ils étaient les enfants de feux Aimé et Germaine Ballet née Pofilet; sœur et frère de Mme Vve Paul Bontoux née Odette Ballet.

- Mme Lucien BRISSET née Isabelle Ferrer, 101 ans, le 12 06 98 à Charols (26); mère de Mme Claude Bouteiller née Brisset.

- Pierre ABELA, 75 ans, le 01 08 98, à Aix en Provence (13); époux d'Elisa; père de Jacques et Daniel.

- Mme Charles XUEREB née Charlotte Denis, 90 ans, le 08 08 98 à Muret (31); mère de Christian; grand-mère de Marie, François, Anne Laure et Olivier; arrière grand-mère d'Elisa; sœur de Jeanne Flaegool.

Nos sincères condoléances aux familles atteintes par l'affliction.

NAISSANCES

Nous avons appris avec joie la naissance de:

- Matilde COMBE, à Ecully (69) le 12 08 98; fille de Laure et Christophe; sœur de Théophile;

- Florian CALABRESE, à Decines (69) le 02 09 98, fils de Sandrine et Claude; tous deux, petits-enfants de Jacques et Jacqueline Potier et arrière petits-enfants de Mme et M. René Clément.

Nos vœux de bonheur aux nouveaux-nés, avec nos félicitations à leurs parents.

● Claude BOUTEILLER
née Brisset

La Salette Charols
26450 Cléon d'Andran

Ma mère nous a quittés à l'orée de ses 101 ans: elle s'est éteinte doucement, dans son sommeil, et j'en remercie le Seigneur. Elle repose dans le petit cimetière de Charols, auprès de mon père.

● J. CHAZELLE née Jeanmasson
2, rue de Namur
06500 Menton

Mon beau-frère, Mgr Chazelle, ancien vicaire général du diocèse de Constantine réside toujours à Nice où - malgré ses 87 ans - il visite tous ceux qui ont besoin de réconfort.

LES COLONIES AGRICOLES

● Suite de la page 1

septembre 1848, ouvrant la colonisation.

Le pouvoir exécutif nomma une commission que présida Trélat, maire du 12^e arrondissement, assisté de Didier, Foy, Martin-Bernard, Dubodan, Beslay, Boissel représentants du peuple, Martelet et Richard respectivement maires des 7^e et 8^e arrondissement, O'Reilly secrétaire général de la préfecture de police, Grisolle et Dumont docteurs en médecine et Fellman, ancien sous-directeur au ministère de la Guerre.

On saisit de ce projet les préfets des départements, mais seuls les Parisiens et les banlieusards « bénéficièrent » des mesures prises, à l'exception de quelques Lyonnais.

Il ne restait plus qu'à préparer les discours de mise en route. Celui de Lamoricière, ministre de la Guerre... et de l'Algérie, affirmait notamment:

« La colonisation de l'Algérie est la grande chose, la plus grande peut-être que la France ait à entreprendre de nos jours... »

« Dans cette vie de labeurs et d'épreuves, aidez-vous les uns les autres; n'oubliez pas que la Patrie a fait inscrire, sur le drapeau que je vous apporte en son nom, le mot Fraternité. N'oubliez pas ce mot sublime que tant de gens ont à la bouche et que si peu ont dans le cœur; qu'il ne soit pas, pour vous, un vain symbole; pratiquez-là cette fraternité. »

« C'est une grande et belle mission que celle qui vous est réservée, car, en arrivant à l'aisance et peut-être à la fortune, vous travaillerez encore pour la Patrie... »

« Avant de vous quitter, permettez à un ancien soldat d'Afrique de vous dire que si jamais, en défrichant vos champs, vous trouvez une croix de bois entourée de quelques pierres dans les broussailles, il vous demande une larme, une prière pour ce pauvre enfant du peuple, votre frère, qui est mort là en combattant pour la Patrie, et qui s'est sacrifié tout entier pour que vous puissiez un jour, sans même savoir son nom, recueillir le fruit de son courage et de son dévouement. »

ECOT 98

● Membre actif: 50 F
● Honneur: 100 F.
Virement postal: "Amicale des Anciens Jemmapois", CCP Paris 497682 P.

Ou chèque bancaire à Marguerite Tournier 34 C, aven. Daniel-Féry 93700 Drancy. Encore, merci!

Assure la parution:
Jean Benoit
440, route de Vulmix (A 36)
73700 Bourg St-Maurice
04 79 07 29 31
Fedelweiss - ☎ 04.79.07.05.33